

Auguste Dorchain régionaliste et bibliophile

Il serait difficile, à moins de forcer les cadres, de considérer Auguste Dorchain comme un poète de terroir. Rien ou presque rien, dans son œuvre d'intimité et de tendresse pensive et douce, qui rappelle même de fort loin la suggestion ou l'atmosphère d'une province. Pourtant, l'épique ou le élat de mode en littérature de s'affirmer, à tort ou à bon escient, régionaliste, Dorchain se réclamait volontiers d'un maquis de provinces : la Flandre et la Normandie. En quoi il paraissait montrer quelque habileté pratique, car ainsi voyait-on ses vers — toujours les mêmes, d'ailleurs — figurer dans les anthologies du cru qui groupaient des poètes sous le signe un peu étriqué de clocher. Mais lui, tel comme partout, ne se laissait guider naturellement que par l'amour et la bonté de son cœur.

C'est vrai, pourtant, que chacun appartient par ses attitudes, par sa naissance et par des traits raciaux, au pays où dorment ses morts et dont l'atmosphère, à son insu, l'a imprégné en ce sens. Auguste Dorchain, originaire de Cambrai, était spécialement un poète du Nord. Il l'était davantage par son activité littéraire au milieu des diverses sociétés septentrionales dont il faisait partie et où il payait, en toute occasion, libéralement de sa personne, de son temps et de son savoir.

Il aimait son pays et le faisait aimer de toutes manières. Le nombre est considérable des discours et des préfaces qu'il a écrits avec une éloquence harmonieuse, abondante et fleurie, à la façon un peu d'un François de Sales à l'âme enthousiaste et bienveillante, pour l'éloge adroit des hommes et la louange passionnée du ciel et des paysages des Flandres et du Hainaut, de l'Artois et de la Picardie. C'est dans ces textes qu'il faudrait aller chercher le poète en vue d'une biographie anecdotique où ne manqueraient pas les traits spirituels et les mots plaisants. Cela formerait la matière de plusieurs volumes intéressants à feuilleter comme une suite d'images vives, de gravures fines et d'aquarelles délicates et nuancées illustrant d'aimables souvenirs.

Dorchain ne disait pas, comme Baudelaire : « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans ! ». « N'importe ! Il connaissait beaucoup de gens et de choses, il s'était beaucoup promené à travers les provinces où il allait confier son œuvre à de frêles et quents veyages surtout dans la région natale, à laquelle s'appariait son rêve élyséen, appelé par les groupements locaux pour y présider, des fêtes, y inaugurer des statues, y apporter, pétri les grilles des brames et les fesses des saintes brulades du quotidien, la lumière de la poésie.

Du Nord, il avait aimé surtout le charme suranné de certaines villes, et il se complaisait à en évoquer les décors vieillots, les coutumes et les traditions en voie de disparaître. Il contait volontiers et il contait bien, avec un léger zéaon qui ajoutait une grâce au piquant de ses propos et en corrigéait un besoin la malice si discrète.

Pour soupçonner à quel point Auguste Dorchain chérissait son coin de France natal, il faut l'avoir entendu parler du chef-lieu d'arrondissement, ville archépiscopale, dentellière et toillière, où il avait vu le jour. Le Cambrai d'avant-guerre, c'était, dominé par la Vierge dorée de la cathédrale rococo, des fossés herbeux, des remparts plantés d'arbres sous lesquels se lamentaient des cors romantiques, des pont-levis aux chaînes rouillées, les tours du beffroi d'où le veilleur, avec sa cliquette de bois, pendant le jour, avec sa trompe à bouquin, la nuit, signalait les incursions. Et c'était encore les rues étroites aux noms pittoresques, les défilés de chanoines et de séminaristes, les maisons historiques, le palais de Fenelon converti en cité ouvrière et l'inventeur Batisse, enroulé sur son socle comme les nymphes de marbre du Jardin municipal.

Pendant la guerre, le Cambrai du Nord envahi était pour Dorchain une angoisse constante. A chaque fois que le reconstruit, il s'informait de nos amis de là-bas, des poètes et artistes restés « sous la botte allemande » et de nos chères villes, au bord de l'Escaut ou de la Sambre. « Elles étaient si éouvantes encore d'être souillées et meurtries. Quand les reverrons-nous ? ajoutait-il. Bientôt, sans doute, s'obstinait-il à espérer. Mais comment les retrouverons-nous ? » Cambrai occupé apparaissait sa grande douleur quotidienne. Il rappelait cette fête du 28 juin 1914, au cours de laquelle ses compatriotes lui avaient offert une rose d'or, le jour que l'on assassinait l'archêvêque François-Ferdinand à Sarajevo. « Si on nous avait dit que, quelques semaines après, les premiers bombes tomberaient dans le Jardin public !... »

A chaque nom de localité qui passait dans nos

conversations, il accrochait aussitôt un rappel du passé. Il disait Lille, ses taudis, ses caves, la salle de l'Université, où il avait présidé un congrès des poètes. « Non après discussions, alors ! souriait-il. Nous n'étions pas d'accord vous et moi ? Il décrivait Douai et la statue de notre Desbordes-Valmore, dont l'œuvre entier est un cri de passion traversé de prières. Et l'érudition, chez lui, ne perdait jamais ses droits, la grande Marceline le menait à Bruxelles.

« Avez-vous la Vieme Collège ? Vous verrez là combien le poète breton a compris et senti le charme d'une petite ville de Flandre où il fut un temps épouvé. »

La couleur romantique de Bergues et ses mœurs patriarcales l'avaient séduit le jour qu'il s'y rendit inaugurer un buste de Lamartine, en septembre 1919. « Ah ! Bergues, quel joyau ! s'exclamait-il. C'est bien, comme vous le disiez, une œuvre ignorée de Bruges-la-Morte, avec ses canaux, ses vieilles portes, ses suberges à la mode d'autrefois. Je revais toujours ma chambre aux verrous de l'hôtel de la Tête d'Or et cette Grand-Place où nos gélants, Gayant de Douai, Lyderic et Phinaert de Lille, Rense-Papa de Dunkerque, vinrent danser à notre invitation entre le magnifique beffroi et le joli hôtel de ville espagnol. »

Un jour, on apprend le torpillage du *Jean-Bart*, dans l'Atlantique. Et Dorchain, toujours précis, me remémora même que nous avions visité ce croiseur de compagnie, en rade de Dunkerque, « sous la conduite de l'héroïque lieutenant Cochin. »

Puis, quand vint l'avance victorieuse boutant hors des Flandres l'ennemi qui les sacageait, quelle joie fut celle de Dorchain ! Une gîte d'appréhensions pourtant. La marche même vers la délivrance l'emplissait d'une crainte justifiée.

Je me souviens de l'émotion avec laquelle il m'accueillit en novembre 1918 quand, au retour d'un pèlerinage parmi les villes mortes, les villages anéantis et les campagnes flagellées, je vins lui faire le récit des sinistres visions.

« Vous revenez du Nord ! Vous revenez du Nord ! », répétait-il les larmes aux yeux. Après m'avoir évidemment écouté : « J'imagine bien vos sentiments devant de tels spectacles, à Lille, à Béthune, à Lens, à La Bassée, à Ypres, à Dixmude. Comme votre cœur de Septentrional, de Français et de poète a dû souffrir ! »

Dans ses mains tremblantes de pauvres petites feuilles, des journaux d'un format minuscule, tirés sur des presses à bras de fortune et que j'avais rapportés comme témoignages d'une résurrection à la vie normale.

« J'irai là-bas à mon tour, dès que cela sera possible. Moi non plus à Cambrai, je ne retrouverai plus ma maison natale. Elle l'ont incendiée aussi, comme toutes celles du centre de la ville. »

Au ton frémissant qu'il avait pour s'indigner une fois qu'un journaliste français avait pu écrire que « les socialistes de chez nous se sentaient plus près des camarades allemands que des camarades belges, dont la doctrine paraissait moins pure », il était aisé de deviner l'opinion de Dorchain sur la guerre, ses horreurs, et sur l'indulgence néfaste manifestée dès l'armistice et depuis à l'endroit des auteurs de crimes et de barbarie.

Que l'on me permette de citer à ce propos un fragment de lettre, une des dernières que j'ai reçues de l'ami disparu. Elle m'est parvenue, voici un an à peu près pour jour. Elle atteste énergiquement une belle fidélité au pays natal, à nos morts et au souvenir nécessaire :

« Vous n'avez rien écrit de plus pathétique et de plus beau que ces Craufixions qui sont comme une illustration lyrique des tragiques pages de prose que vous ont inspirées notre Flandre et la guerre. A l'heure où l'on oublie, nous rappeler. A l'heure où l'on s'endort, nous réveiller. Vous ne craignez pas, comme tant d'autres, de moientiser la haine pour les bonheurs qui n'ont pas même eu encore l'ombre d'un repentir, et de chanter au Chant sacré, une marche triomphale pour les héros qui ne sont certainement pas morts en vain et qui ne sont certainement ni plus, ni moins, au-dessus de nous, veillant sur nous. »

« Au lendemain de la guerre, je les ai vus là-bas, ces bois rasés, ces champs ravagés, ces places où furent des villages dont il ne reste plus rien et les décombres d'Arras et, au cœur de Cambrai, ces tas de brèches marquant l'endroit des mille millions qu'ils firent sauter et brûler en s'en allant. Jager si vos yeux ont fait un long écho dans mon cœur, de douleur et de colère... »

De colère et de haine dans ce cœur débordant de générosité et de tendresse !

Sous l'empire de ses préoccupations, Dorchain avait pendant la tourmente, en 1916, écrit son ou-

vrage : *Pierre Cornelle*. Il s'était indigné, dès la préface, à rattacher le grand tragique, pour lequel il avait un culte pieux, aux événements de la terrible actualité, à toute la Flandre française et la Belgique, terre de vaillance, de martyre et d'héroïsme.

Ce culte datait des humanités d'Auguste Dorchain au lycée de Rouen, ancien collègue des Jésuites, où Cornelle l'aîné (et aussi Vaequerie et Bouilhet et Flaubert) avait fait ses études. Sa statue présidait dans la cour de récréation, comme un exemple de bronze, aux ébats du jeune homme et à ses ambitions secrètes.

Par ses années d'internat, Dorchain se rattachait aussi à la Normandie. Lors, en 1925, l'Académie des sciences, des lettres et des arts de Rouen, à défaut de l'autre, où il avait subi de glorieux échecs, eût le poète membre correspondant, celui-ci n'eût pas, dans le discours d'usage, de mentionner les étapes de sa forveur adolescente. Il avait eu à Rouen, pour professeur de seconde, un cornelliste de marque, ce François Bonquet, fort prisé par Brunetière et qui avait élucidé les points obscurs de la vie de Cornelle. Il y avait eu comme condisciples, entre autres, le grand Léon Goutill, qu'une monographie de *Pierre et Thomas Cornelle aux Antilles*, a fait connaître hors de son département, puis Georges Duboscq, un savant de belle lignée, qui avait, dans ses *Trois Normands*, apporté non seulement sur Pierre Cornelle, mais sur sa femme, ses deux fils combattant en Flandre, sa fille Madeleine (Antigone de l'acte Thomas), des précisions originales et de premier ordre.

Tous trois rimaient à qui mieux mieux. Afin d'en témoigner, Auguste Dorchain tirait d'une antique serviette d'école en perutois-marocain un préleux cahier tout finicé où un des calligraphes de la classe avait, de sa plus fière plume, transcrit les sonnets des camarades.

L'admiration à l'endroit de Cornelle s'était accrue au fur et à mesure que Dorchain lui-même abordait la scène et s'était renforcée, en outre, par les goûts du bibliophile. Les familles de la rue Garancière savent qu'après une toile de Caravage ; *Rencontre de Jésus et de la Samaritaine*, et une tapisserie de la fabrique de Lille : *Orpheu charmant, lpre au poing, les bêtes, les arbres et les sources*, l'auteur de *Pour l'Amour* tirait orgueilleusement de ses éditions rarissimes, des manuscrits et pièces manuscrites, il feuilletait ses gros Plutarque, massifs comme des antiphonaires, de Joachim du Bellay de 1502, de *l'Épique*, de Heredia. Mais les joyaux de sa bibliothèque, c'étaient les premières éditions de Cornelle : une de l'imitation, une d'*Andromède*, et les trois volumes in-8°, de 1600, avec les exemples et les discours, revus et corrigés par l'auteur.

Il possédait en particulier l'*Horace* in-4° de 1640, orné d'un frontispice de Charles Le Brun, désigné comme édition A. « Elle se distingue de l'édition B, expliquait-il, par quelques signes. Voyez : à l'acte premier, scène III, page 15, une correction est visible. On avait imprimé par erreur *Julie* au lieu de *Carice* dans une réplique. Un carton correctif a été collé sur le texte. »

Toutefois, la relique suprême, à ses yeux, était le cabinet de Pierre Cornelle : un coffret Louis XIII, haut peut-être de 50 centimètres, large de 60, en bois d'ébène. Dans pareil petit meuble on serrait, au dix-septième siècle, des manuscrits et pièces galantes. Les tiroirs de celui-ci étaient tapissés de papier à fleurage et, sur le bois du double fond à secret, Cornelle avait écrit de sa main : « Mes notes. Trésor de réserve. Note du Cid. »

Le voyage de ce cabinet à Auguste Dorchain ? Le meuble se trouvait au décès de Cornelle, en 1684, dans la maison de la rue d'Argenteuil. Il resta dans la famille du poète jusqu'en 1830, et devint alors la propriété de Frédéric Soulié. Celui-ci, satisfait de l'acteur Guyon, de l'Ambigu, après son interprétation de *Don Diègue* au Théâtre-Français, lui offrit le meuble cornellien. Guyon, épousant sa cousine, lui mit le cabinet dans sa corbeille de noces. Mme Guyon, peu après son veuvage, se remaria avec Mathieu-Plessy, frère de Mme Armand Plessy. Celle-ci était incomparable, par d'ailleurs, dans la *Clarice du Mantou*. La relique lui échut. Or, Clarice eut pour élève Mlle Bartholémy, de l'Odéon, par la suite femme et muse de Dorchain, à qui la comédienne légua son dépôt. Le secrétaire ne pouvait tomber en meilleures mains. Et il avait, rue Garancière, place d'honneur.

Ainsi Auguste Dorchain puisait dans sa religion envers le grand poète et son amour des petites patries cet enthousiasme de l'intelligence et du cœur qui a réalisé l'harmonie idéaliste de son œuvre et de sa vie de grand honnête homme.

Léon Boquet.